

Jean Gab' 1

Sur la tombe de ma mère

ROMAN



DON QUICHOTTE
Extrait de la publication

Sur la tombe de ma mère

Jean Gab'1

Sur la tombe de ma mère

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-132-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Oyez, oyez, passant curieux, lecteur d'habitude ou de hasard. Je m'appelle Charles M'Bous. Mes amis et mes ennemis, eux, m'appellent Charles, P'tit Charles, Leuleu, Mc Jean Gab'1, et même Mc Jean Radin, allez savoir pourquoi... Ouvrez vos oreilles et esgourdez ma plainte, ma litanie. Solitaire, même parmi les miens, élève à l'école des coups durs, je dévale la vie en montagnes russes.

Vous qui venez à ma rencontre, je vais vous balancer une histoire dans les dents, et me mettre les tripes au soleil. Pourquoi ? demanderont les fâcheux et les jaloux. Mais parce que j'en ai l'occase, pardi ! Je vais tout de même en garder sous la godasse, surtout ce qui n'est pas encore prescrit, et mettre les choses au clair une fois pour toutes. Alors, couchez les mêmes et calez-vous bien dans votre fauteuil. Du sang, de la sueur, du sexe et des larmes, vous en aurez pour votre oseille.

Merci d'avoir choisi mon livre et, pour ceux qui l'ont volé, si vous l'avez aimé, vous pourrez faire un don à ma fondation aussitôt votre lecture achevée.

Accrochez vos ceintures, mesdames et messieurs, cette histoire a débuté en France, vers la fin du siècle dernier.

Ma mère est morte un jour de mai.

Ce jour-là, après l'école, avec mes frères et sœur, on avait traîné comme d'habitude, pour trouver la maison vide en rentrant. Il lui arrivait souvent de travailler jusqu'au soir, mais aux alentours de vingt-trois heures, je ne sais pas pourquoi, j'ai commencé à avoir un sale goût dans la bouche. Tard dans la soirée, on a sonné à la porte, et le studio s'est aussitôt rempli de flics et de pompiers.

On nous a conduits à la Ddass de Denfert-Rochereau, pour nous annoncer que ma mère et son fiancé avaient eu un accident de voiture. Le lendemain, après une courte nuit dans un lit qui n'était pas le mien, entouré de tronches que je ne connaissais pas, et le petit déjeuner, une bonne sœur est venue nous dire que nous avions de la visite. Ma grand-mère était montée de Lyon pour nous annoncer que maman était décédée. Je crois que c'est à cet instant-là que le monde m'a perdu. J'ai tellement pleuré que mon cœur a fondu.

Nous ne la revîmes jamais, et personne ne sait plus où précisément, elle est enterrée au Cameroun, car plus tard mon géniteur vola la pierre tombale. Depuis, aucun de nous n'a pu se recueillir sur la tombe de maman.

C'est arrivé il y a plus de trente ans, et il ne se passe pas un jour sans que je pense à elle, sans que je demande, sans que je supplie : « Je vous en prie, rendez-la moi. »

Mon père fut arrêté le lendemain par la brigade criminelle. Embusqué dans le parking de notre immeuble, il avait attendu que ma mère et son galant descendent de voiture avant de les abattre à coups de 6,65. Son avocat, qui devait être un cador, plaida le crime passionnel et, devant les assises de Paris, mon père prit six ans. Aujourd'hui, il partirait pour vingt piges.

Pendant plusieurs années, je n'ai pas su ce qui s'était réellement passé. Je n'apprendrais la vérité sur la mort de ma mère que l'année de mes dix-sept ans, en fouillant la chambre de ma grand-mère à la recherche d'une petite pièce. Je suis tombé sur une coupure du *Parisien libéré*, planquée sous le matelas. Je ne sais plus si j'eus mal ; à ce moment-là, la souffrance, j'étais au-delà, mais je me fis le serment qu'un jour je liquiderais mon père.

À Paris, mes frères et sœur et moi fûmes pris en charge par la Ddass et déclarés pupilles de la nation. Au terme d'une attente statutaire d'une semaine, nous fûmes placés au centre La Roseraie à Grézieu-la-Varenne, dans le Rhône. C'était une grande bâtisse de trois étages entourée d'un parc de mille mètres carrés ; la directrice s'appelait M^{me} Michaud, elle avait un chien, Yuki, et un fils, con comme un balai... C'est drôle de se rappeler ces détails si longtemps après. M^{me} Michaud nous servit d'emblée un petit discours d'accueil, tout en finesse : « On a déjà eu des Arabes, mais des Noirs, jamais... »

Ambiance. La crétine devait se féliciter d'avoir trouvé

les mots pour reconforter des gamins qui avaient perdu leur maman. Je venais tout juste de toucher le désespoir, mais là, j'allais apprendre la haine et l'ennui.

Je sombrai sitôt entre deux eaux, mon enfance était morte et l'âge adulte ne se pointerait pas avant très longtemps. J'allais être confié aux bons soins de l'Assistance publique les dix prochaines années de ma vie et me construire des valeurs qui feraient de moi une bombe à retardement. Jusque-là, malgré quelques difficultés, nous avions grandi dans une certaine chaleur. Là, nous nous retrouvions brutalement propulsés dans un univers où l'arbitraire et la brutalité étaient des principes d'éducation. Là, tu restais seul avec ta peine, pas d'affection, pas d'explication, pas de communication. Là, on s'occupait des mineurs, mais pas de leurs problèmes.

Je n'avais jamais vraiment fait la différence entre les gens et les couleurs, Noir et Blanc, bof... Camerounais, Antillais, Malien, etc. J'étais naïf, j'allais vite apprendre la vie. On ne peut pas parler de racisme tant qu'on ne l'a pas goûté au fin fond de la France.

Pour un petit gars du dix-neuvième arrondissement, le choc fut dur. Au village, moi qui tétai le sirop de la rue depuis l'âge le plus tendre, je ne retrouvais plus rien de mon univers, aucun de mes repères, et ce déracinement fut un déchirement supplémentaire. C'est le souvenir de Paname qui m'a aidé à tenir, tel un détenu avec sa gonzesse, au point d'en devenir une obsession. Dès que j'eus l'âge de fuguer, je retournai là-bas, comme un putain de saumon dans la série « Histoires naturelles ».

Aujourd'hui, je n'aime pas la campagne, je n'aime pas la montagne et je n'aime pas la neige. Rien que

JEAN GAB'1

l'expression « se mettre au vert », ça me fout des sueurs froides. J'ai passé tellement de temps dans les institutions (Ddass, centre technique éducatif, centre des jeunes détenus, maison d'arrêt et maison centrale) que les classiques du genre me collent des envies de meurtres : savon de Marseille, papier-cul marron, couvertures qui grattent, café au lait, lentilles, gâteau de semoule, endives au jambon... Prononcez ces mots devant moi et prenez une mornifle dans les gencives.

On n'était rien que des enfants

Je m'appelle Charles, à cause du Général. Mon père croyait beaucoup à l'influence des prénoms, et voulait faire de moi un officier. Son meilleur pote, qui deviendrait mon parrain, s'appelait Oberkampf. Il était colonel dans l'armée française. Je ne suis pas devenu soldat, mais je me suis souvent battu. Parlez de déterminisme ! Je suis né le 28 janvier 1967 à la clinique Vaugirard, Paris quinzième, en même temps que... ma sœur et mon frère. Mes parents ont dû être plus étonnés que nous, eux qui avaient déjà trois mouflets. Alors, vous pensez, même si nous étions plutôt de la classe moyenne, six mômes, ça fait quand même du monde à table.

Mes parents arrivaient tout juste du Cameroun, via l'Algérie où ils avaient vécu quelques années. Le pays se construisait, on avait besoin de compétences et de main-d'œuvre. Mon père y exerçait le métier d'expert-comptable et ma mère de sténodactylo ; deux de mes grands frères y naquirent et, en 1966, tout ce petit monde plia le camp, direction Paris, France, pour tenter le rêve européen.

Sitôt après notre naissance, nous allâmes crécher au Blanc-Mesnil dans un lotissement coquet, appelé les

Tilleuls. Mes parents ne chômèrent pas : onze mois plus tard naissait notre dernier petit frère. Le week-end, oncles et tantes venaient chez nous faire la fête, à l'africaine, et ça guinçait sec jusqu'à pas d'heure. Seulement, pour nous les mômes, les fiestas, c'était *forbidden planet*, on ne nous mélangeait jamais aux adultes. Mon père était très strict, il drivait la famille d'une main de fer, à table c'était silence et tout le monde filait doux. Je le craignais et ne le connaissais pas vraiment ; à cette époque et dans notre milieu, c'était pas le dialogue parent-enfant qui primait. En revanche, j'adorais ma maman, elle était le centre de ma vie, elle avait toujours un bisou ou une caresse, me surnommait Kahala, et je la trouvais très belle. Mais, à sa façon, c'était aussi une maîtresse femme, elle ne laissait personne lui marcher sur les pieds et nous clouait sur place d'un seul regard qui en disait long.

Quand mon père n'était pas là, ma mère lâchait la bride. Nous grandîmes entre le square et la baraque. Élever sept marmots n'est pas une science exacte, y en a toujours un qui se casse la gueule en jouant pendant que deux autres se volent dans les plumes. Un jour, un de mes grands frères se prit même un coin de table en pleine bouche, si bien que les pompiers furent obligés de la scier pour pouvoir l'emmenager à l'hôpital, avec son coin de table. Mon frangin Alex, lui, naquit avec des problèmes moteurs, il fut opéré du crâne en 1970 : on le surnomma « Coco bel œuf » à cause de sa tête enrubannée de pansements. Victor, mon aîné de deux ans, asthmatique au possible, dut émigrer très jeune en montagne respirer le bon air, dans les Pyrénées. Nous

étions souvent séparés les uns des autres – prémices de nos futurs va-et-vient.

Je me souviens aussi qu'à cette époque ma mère était revenue un jour du marché chargée d'une cage pleine de poussins, avec l'idée d'en faire un petit élevage à la maison. Sauf que, vingt poussins et six gosses dans un appartement, ça ne fait pas bon ménage. Une fois lâchés, j'vous raconte pas la panique. On s'est tous réfugiés sur le haut du canapé, terrorisés par ces petites bêtes qui nous picoraient les mollets.

L'année de nos quatre ans, à nous les triplés, coïncida avec la première rentrée des classes, et ce fut là mon premier traumatisme. On allait à la maternelle des Tilleuls, située juste en bas de chez nous ; d'instinct, je n'accrochai pas. Mon frère Syl et ma sœur Lise s'adaptèrent facilement à la classe mais, moi, ça ne me convenait pas. Je ne me faisais pas à la discipline : rester assis, écouter, ne pas courir. Les premiers jours, tous les mêmes chialaient sauf moi. Je me plaçais déjà en observateur, cherchant où j'allais pouvoir tirer mon épingle du jeu. J'étais solitaire, mais avec un sens aigu de la famille. Un après-midi que mon frère Alex, chaussé de pompes orthopédiques, traversait clopin-clopant une course de vélos organisée dans le quartier, je me lançai à sa suite pour essayer de le sortir de là ; c'est moi qui me fis renverser. Petit comme j'étais, j'eus de la chance de ne pas me faire casser un morceau.

Tous les jours, nous les marmots M'Bous, on inventait quelque chose de nouveau, l'ambiance de notre fratrie était irremplaçable, composée de tiraillements et de solidarité. Mon petit frère était un fayot, si bien que maman lui avait confié la clef de la maison ; j'aimais

le faire bisquer, mais je l'adorais. Ce merdeux donnait des coups de latte extraordinaires, un jour de rage après nous, il se cassa même le panard en tapant contre la porte de l'appartement. À peine cinq piges, on l'avait mis à bout. J'vous raconte pas comment ça a chié à la baraque. C'était notre conception de l'amour fraternel, des coups de vice mais de l'affection. Entre nous, beaucoup de politique, des alliances qui duraient juste le temps de les monter, d'autres secrètes, mais plus solides. Pour m'assurer des complices, j'avais pris l'habitude, en sortant du solfège ou du catéchisme, de passer à la supérette de M. Pétika et de chouraver des fruits ou quelques bonbecs. Ce que je ne savais pas, c'est que Pétika avait retapissé ma petite ganache et, peinarde, il tenait scrupuleusement les comptes de mon butin. Le jour où il présenta la douloureuse à mon daron qui rentrait du turbin, je pris une escalope sur le museau et on partit direct pour un interrogatoire. Je ne pensais pas qu'un de mes frangins allait ainsi s'affaler devant lui, tout le monde ayant graillé grâce à mes prouesses de voleur. Manque de pot, les alliances étaient fluctuantes, un de mes frangins reconnut que mes larcins duraient depuis quelque temps. Je partis au pieu sans becter ce soir-là, avec une esquisse de ce que la vie me réserverait : de bonnes capacités à chourer et les risques de se faire donner.

Aux Tilleuls, après l'école, on faisait des batailles de marrons, généralement ça commençait bien et ça se terminait... mal. Surtout avec des malins comme moi qui finissaient par jeter des pierres. Quand arrivait le goûter, c'était le yo-yo de Fleury-Mérogis avant l'heure, maman nous l'envoyait par la fenêtre, dans un sac en

plastique accroché au bout d'une ficelle. À la fin de l'année, on déménagea à Paris, dans le dix-neuvième arrondissement, pour habiter la Tour de Flandre, au trentième étage. Le dix-neuvième devint, et resterait, mon quartier d'élection.

Ma grande découverte, le truc qui m'a le plus fasciné à l'époque à Paris, c'est le métro. J'y voyais l'évasion, l'ailleurs à portée de main. Chez nous, comme souvent dans les familles nombreuses, y avait pas de maman pour nous surveiller en permanence. Dehors, les grands se chargeaient des petits, alors, dès que j'en avais l'occasion, je m'échappais vers la station Stalingrad, je passais sous le tourniquet et me payais un petit voyage aller-retour en direction de Barbès. J'avais cinq ans et l'impression que le monde était à moi. Tati, le Louxor palais du cinéma, les trimards qui faisaient la queue devant les hôtels de passe de la rue de la Charbonnière, le square Léon à côté... je me nourrissais de tout ce que je voyais, en mono explorateur. Je découvrais des nouvelles saveurs, le flan à 1,50 franc avec son épaisse croûte marron. Je me faisais saucer en rentrant, mais quel panard ! Je promettais de me tenir à carreau et, naturellement, dès que l'occase se représentait, je prenais le large. Inconsciemment, le conformisme des autres mêmes me gonflait, j'aimais pas le sable, j'aimais pas le foot, je voulais en voir plus.

Nous, les triplés, on est tous passés au CP à l'école de la rue Jomard. Là, je me suis fait mon premier grand copain, un même juif qui s'appelait Régis Fitch. Il habitait dans un petit bâtiment collé à la Tour de Flandre. On s'éclatait ensemble sur « Money » des Pink Floyd. Je me plaisais mieux à l'école, j'apprenais le solfège.

J'avais l'impression de gagner en liberté, et c'était tant mieux, parce qu'y avait un truc que je commençais à ressentir cruellement à la baraque : le favoritisme affiché de mon père. Parmi ses mômes, il avait ses têtes, et je n'étais pas dans le groupe des champions.

À cette époque, on regardait Pinocchio en feuilleton à la télévision et, quand mon père rentrait du boulot, ma sœur courait vers lui en criant : « Papa Geppetto ! », alors il lui faisait un gros câlin. Un soir, je tentai ma chance, je courus vers lui et, quand je voulus sauter dans ses bras, je pris une calotte. Je ne réessayai jamais. Comme dans toutes les familles, il y a des secrets, mon frère aîné n'est pas le fils de mon daron, si bien que lui non plus n'avait pas la côte. Il est né à Conakry, en Guinée, d'une liaison qu'avait eue ma mère à la fin de ses études. À Noël, quand mon frère triplé recevait un avion, nous, on se tapait le falzar usé de mon frangin. Je ne disais rien, mais à l'intérieur ça provoquait des dégâts, je me sentais déjà étranger à ce père. Je ne m'approchais jamais de lui pour l'embrasser ni pour lui prendre la main lorsqu'on marchait dans la rue. Nos rapports se limitèrent vite à la récitation des leçons, qui se transformait inévitablement en interrogatoire au troisième degré, avec tartes dans la gueule à discrétion. Mon père était un ambitieux et un manipulateur – je ne sais pas ce qui l'a rendu comme ça. Sûr qu'il avait dû cravacher pour être ce qu'il était, expert-comptable et correcteur de presse, en étant né dans un petit bled du Cameroun. Il parlait plusieurs langues, était toujours bien mis, mais ne tolérait pas d'autre façon de voir les choses que la sienne. Je n'ai jamais su ce qui lui déplaisait chez moi, mais je crois qu'il avait saisi que

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 108137 (XXXXX)
Imprimé en France